



Enfermée volontaire dans un sous-marin nucléaire

ERIC DE GRANDMAISON.



ACTUALITÉ

Après deux ans et demi d'attente, Nathalie Guibert est la première femme au monde à avoir passé un mois à bord d'un sous-marin nucléaire. Son livre est paru hier. Témoignage

« Bretonne de cœur, j'ai passé toute mon enfance à Port Anna, près de Conleau (Morbihan). Mes racines c'est Paris. Je suis aussi demie-bourguignonne. Depuis 20 ans au journal *Le Monde*, je m'occupe des questions de défense. À 49 ans, j'aime les gros



sujets régaliens, on peut tout y faire ! Même un vol d'une heure 20 en Alphajet, dont j'ai mis deux jours à me remettre (rire).

C'est en opération au Mali que c'était physiquement le plus dur. Mais le reportage que j'ai préféré, c'est ces quatre semaines à bord du sous-marin nucléaire d'attaque « Perle ». Mon plus beau souvenir. J'ai eu la chance d'être la première femme autorisée à vivre à bord de l'un de ces bâtiments. Quatre semaines, seule femme au milieu de 75 marins, à plus de 200 mètres de profondeur. Ce qui n'était pas prévu au départ : j'en ai fait un livre, « Je n'étais pas la bienvenue » (éditions Paulsen), qui est paru hier ».



Nathalie Guibert. (Photo : éditions Paulsen)

J'avais déjà embarqué dans un SNLE (sous-marin nucléaire lanceur d'engins), « le Terrible », à la sortie de la rade de Brest, avec une nuit à bord puis retour en hélicoptère à terre. Je réfléchissais à quelque chose de plus solide, dans ce lieu qui est le plus fermé des



armées. Les sous-marinières, c'est une élite dans la Marine : ils sont 2 000 au total, extrêmement sélectionnés.

Des gens étranges, parce qu'ils vivent des choses étranges. Je me disais que si je voulais comprendre, il fallait partir longtemps. Avec en filigrane cette question : comprendre pourquoi des gens choisissent de faire profession d'enfermement volontaire. Ça nous interroge sur les capacités humaines ».

J'ai demandé plusieurs fois au SIRPA Marine (relations publiques). Et puis un jour, après 2 ans et demie d'attente, le chef du SIRPA Marine, m'a dit que c'était oui. J'allais embarquer pour l'été 2014. Une expérience totalement particulière, précédée de plusieurs jours de préparation anti-incendie et de visite médicale à Toulon, d'écoute au sonar, de stage sauvetage incendie à Brest et de simulation d'évacuation par un sas.

Mon stress, c'était de ne pas arriver à m'intégrer, à devenir petite souris dans cet univers pour arriver à faire mon reportage. Et puis j'avais de l'appréhension, parce que j'imaginai mal ce que ça peut faire au bout de 10 jours de ne pas sortir.



Départ du sous-marin en présence des familles (Photo : Marine Nationale)

« La première semaine à bord, je n'ai pas sorti mon carnet. J'ai beaucoup expliqué quel était mon projet. Je voulais comprendre, laisser du temps pour qu'ils restent vraiment eux. Les marins ont été respectueux qu'une journaliste prenne vraiment la peine de



comprendre. Et satisfaits que je porte leur voix. J'ai pris des postes de quart pour être plongé dans les différentes équipes du bord.

Le premier jour, en entrant dans le poste de commandement, j'ai naturellement tendu la main. Un sous-marinier m'a tout de suite dit froidement : ici on ne sert pas la main ! Il y a des rituels, des bizutages avec les jeunes, assez paternalistes et softs, des moments de rassemblement autour de jeux de société. Être enfermés ensemble à 75 pendant 4 semaines, c'est un peu comme un internat, un peu comme une famille, ça peu produire des phénomènes sectaires.



Un héliportage au-dessus du kiosque (Photo : Marine Nationale)

« On ne peut pas s'énerver dans un sous-marin. Je raconte l'anecdote du commandant en second qui, en entendant une fois un marin jurer, s'est précipité pour immédiatement stopper ça. Par la force des choses à bord, les gens deviennent des « taiseux », assez lisses, obligés d'avoir une vie intérieure très forte et très riche.

Dans les rites, par exemple, on ne traverse jamais la cafétéria de l'équipage en bas. C'est la seule pièce de détente pour l'équipage. Il faut emprunter un boyau qui contourne le lieu. Alors après quatre semaines, quand on ressort de là, on ressent les choses de façon beaucoup plus forte, les odeurs de la nature, les couleurs. Une expérience comme ça est quelque chose qui marque, ça vous change, ça modifie en faisant émerger des choses auxquelles je



n'avais pas pensé depuis longtemps. En m'acceptant à bord, la Marine a pris son risque. Les femmes ne sont pas bienvenues, mais ça va venir, très lentement. Malgré tout, avec les contraintes de l'éloignement et de la carrière, il y aura peu de filles. Moi, comme journaliste, je voulais être la première à bord pendant suffisamment longtemps : il faut du temps pour comprendre. On ne l'a plus assez dans la presse aujourd'hui. »



Nathalie Guibert, auteur du livre qu'elle dédicacera ce week-end à la 25e heure du livre au Mans.

Le « Perle » en quelques chiffres

Le SNA Perle (code « S606 ») fait partie d'une famille de six SNA de type « Rubis » dont il est le dernier exemplaire. Il a été admis au service actif le 7 juillet 1993 dans l'escadrille des sous-marins nucléaires d'attaque de Toulon. Pour le servir, il faut 68 hommes, répartis en deux équipages : un rouge et un bleu. Il pèse 2 670 tonnes en plongée et mesure 73,60 mètres de long. Son armement est constitué de 4 tubes lance-torpilles de 533 mm de lutte anti-navires et anti-sous-marines et de missiles SM39 contre des cibles en surface.

Extrait du livre

« En 1994, dix hommes de l'Émeraude, un sous-marin en tous points semblable au nôtre, ont péri en quelques secondes. La Marine évite d'évoquer publiquement ses tragédies, au nom de la



pudeur. Elle ne veut pas effrayer le public. Il faut bien continuer de convaincre des jeunes de venir servir. Ce fut un bref rassemblement de famille, une courte communion (à l'occasion des vingt ans du drame ndlr). Les marins de la Perle y ont participé ; pourtant la cérémonie tombait mal pour eux, quelques jours à peine avant leur départ pour quatre mois.

Quelles pouvaient être leurs pensées, alors ? [...] J'ai pensé plusieurs fois aux dix hommes qui ont achevé leur existence dans l'Émeraude quand j'ai franchi le sas arrière conduisant au compartiment des machines juste après la chaufferie nucléaire. Les morts demeurent là, entre les deux parois métalliques. C'est grâce à eux que j'actionne aujourd'hui un panneau hydraulique qui doit pouvoir s'ouvrir en toutes circonstances. Il y a vingt ans, l'explosion avait propulsé de la vapeur brûlante, mortelle. Eux étaient restés bloqués. Ils n'avaient pas pu ouvrir la porte ronde écrasée par la pression, tandis que les autres, à l'avant, faisaient se cabrer le sous-marin pour le remonter à toute vitesse vers la surface et sauver ceux qui pouvaient l'être ».



Nathalie Guibert

Je n'étais pas la bienvenue



**Première femme dans le huis clos
d'un sous-marin nucléaire**



(Photo : éditions Paulsen)

Les femmes et les sous marins

Pour la première fois en 2017, trois femmes embarqueront à bord d'un SNLE. Il s'agira d'un médecin, d'un adjoint opérations du commandant de bord et d'une atomicienne. « Ils n'ont pas le choix, explique Nathalie Guibert : ils ont besoin d'un vivier pour recruter. Un bateau peut rester à quai s'il manque un personnel. À ce jour, seuls les USA et la Grande Bretagne ont embarqué dans leurs sous-marins nucléaires des femmes ».